

## TOUT POUR LOUISE

*Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

Notre mariage venait d'être fixé au 3 juin ; c'est vous dire que Louise et moi étions dans le ravissement, lorsqu'un événement survint qui faillit détruire, en un instant, tout cet échafaudage de rêves dorés sur lequel reposait notre avenir.

Le soir même du jour mémorable où nos parents avaient enfin décidé de mettre un terme à notre attente, mon père entra brusquement dans ma chambre ; son air était si terrible, que je compris tout de suite qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Je songeai tout d'abord à Louise, et, craignant qu'une discussion d'intérêts ne se fût élevée entre mon père et M. Blanchard, qui tous deux ne plaisaient point sur la question de la dot et ne s'étaient que difficilement accordés sur ce sujet, j'allais l'interroger, mais il ne me laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Je suis volé ! dit-il, d'une voix sourde, en s'asseyant ou plutôt en se laissant tomber sur une chaise.

Volé ? Comment l'entendait-il ?... Avions-nous donc été indignement trompés ?

— Oui, volé ! répéta-t-il, en voyant que je ne saisissais pas immédiatement, on m'a pris 30,000 francs dans ma caisse.

— Ah ! fis-je, avec un soupir de soulagement.

Mon père qui avait deviné ma pensée à cette exclamation, qui traduisait si bien mon unique préoccupation, haussa les épaules. Cela voulait dire : Ces amoureux ! tous les mêmes ; ils ne pensent qu'à leur amour.

Voulant lui faire oublier mon involontaire et, d'ailleurs, excusable mouvement d'égoïsme, et lui prouver que l'amoureux n'avait pas entièrement absorbé le fils, je m'employai de mon mieux à le consoler, lui demandant des détails et lui faisant espérer que la justice ne tarderait pas à arrêter le coupable.

C'est qu'il tenait diablement à ses écus, le pauvre papa ; il y tenait d'autant plus qu'il les avait amassées péniblement, un par un, à la sueur de son front. 30,000 francs, à cette époque-là, — il y a juste cinquante et un an, — c'était une petite fortune, savez-vous ; et la sienne ne dépassait guère ce chiffre. Aussi vous voyez sa peine. Ruiné peut-être, et à un âge où l'on ne peut recommencer la lutte !

— Sais-tu bien, garçon, dit-il, en m'interrompant, que cela t'atteint comme moi ? Si je ne retrouve pas mes 30,000 francs avant un mois, — nous étions au 1er mai, — le père Blanchard ne voudra jamais te donner sa fille...

Aie ! je n'avais pas encore songé à cette conséquence, hélas ! trop certaine. J'étais sûr de la constance de Louise ; la chère créature eût passé outre ; mais son père ne l'entendrait pas ainsi, 30,000 francs de moins dans la balance, c'était la rupture immédiate, définitive. Et dame ! j'aimais bien ma Louise.

Que faire ?

L'amour nous rend possibles les choses les plus

## FORCE D'IMPULSION



*Non, ce monsieur n'est pas ivre. Il vient de dégringoler d'un escalier tournant et il a l'air d'aller.*

invraisemblables. Je résolus, séance tenante, de remplir le rôle, peu agréable de policier, et de retrouver celui qui, en volant mon père, m'avait volé mon bonheur.

De la première enquête à laquelle je me livrai, concurremment avec la police, il résulta que le misérable n'était autre qu'un jeune drôle que mon père avait jadis obligé, et qui aspirait, lui aussi, à la main de Louise. Je le connaissais. Ayant été éconduit en raison de sa mauvaise conduite et de la répulsion qu'il inspirait à ma fiancée, le gredin avait juré de se venger, et n'avait, on le sait, que trop bien réussi.

Mon père venait de réaliser en billets et espèces 30,000 francs que, sur le conseil de M. Blanchard, il destinait à l'achat de valeurs nouvelles. Instruit de cette circonstance, l'habile voleur avait choisi le moment opportun pour perpétrer son méfait et s'était réfugié à Londres.

Et c'était tout. L'instruction officielle se poursuivait avec une sage lenteur, que je ne pouvais admettre dans ma situation quasi désespérée.

Je vis, dès lors, que je ne devais compter que sur moi-même... D'ailleurs, il me fallait tenir le coupable avant qu'il n'eût dépensé le produit du vol ; cette considération primait toutes les autres.

Après avoir, non sans peine, obtenu de mon père, bercé entre l'espoir de recouvrer son bien — ma confiance avait fini par l'ébranler un peu — et la crainte de perdre davantage, le montant de mes frais de route, je partis crânement, sans l'ombre d'un doute sur l'issue du voyage. Louise, d'abord incrédule, m'avait ensuite encouragé ; du succès de cette entreprise dépendait, en effet, notre bonheur : ne devais-je pas tout tenter pour l'assurer ?

Arrivé, à Calais, je me trouvai en présence d'une mer démontée, dont l'aspect me refroidit considérablement. Attendons, me dis-je, ce n'est pas un retard de quelques heures qui peut influer sur le résultat quel qu'il soit. Vous verrez, par la suite, qu'il en fut tout autrement. Le lendemain, la mer n'avait pas désarmé ; mais, dans l'impossibilité où j'étais d'attendre plus longtemps et, d'ailleurs, un peu familiarisé avec les flots que je voyais pour la seconde fois, je m'embarquai bravement. Quand je dis bravement, enfin, passons. La pensée de Louise me soutenait. Tout pour Louise !

Lorsque j'arrivai à Londres, il faisait à peine jour ; le froid du matin me pénétrait d'autant plus que j'étais encore sous le coup de l'impression produite par une traversée des plus pénibles. C'est alors, en me voyant seul sur le sol britannique dans cette ville immense, sans un mot d'anglais, sans une indication propre à me tirer d'affaire, que je reconnus tout le ridicule de ma folle entreprise, réellement impraticable.

Cependant, trop avancé pour reculer, je m'engageai dans la première rue qui s'offrit à moi, résolus, du moins par acquit de conscience, à visiter, ou plutôt à parcourir la ville avant de m'en retourner. La rue était déserte.

Tout à coup, un homme déboucha d'une rue voisine, se dirigeant de mon côté. Ayant machinalement levé les yeux, je m'arrêtai soudain, cloué sur place par la surprise : J'étais en face de mon voleur !

Mon sang ne fit qu'un tour. Toutefois, la douce image de Louise s'était présentée à mon esprit, je repris vite mon sang-froid. Par le plus grand des hasards, je touchais au but au moment où je m'en croyais le plus éloigné !

L'homme non moins étonné que moi, s'était également arrêté, prêt, sans doute, à rebrousser chemin. Sans lui laisser le temps de la réflexion, je sortis de mes poches les deux pistolets que j'y avais, à tout hasard, glissés en quittant Paris, et les braquant sur lui :

— Où est l'argent ? dis-je, sans préambule.

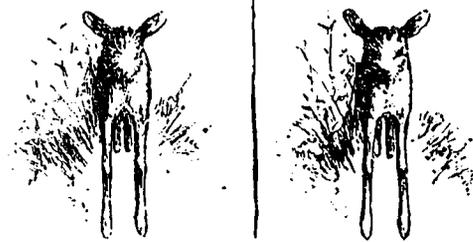
— Chez moi, répondit-il, après un instant d'hésitation.

— Je te suis !

Ces quelques mots, joints à la puissante argumentation que j'avais en main, suffirent pour le convaincre de l'inutilité de la résistance. Docile, il me précéda dans une impasse sans nom, et s'arrêta bientôt devant une porte basse ouvrant sur un corridor sombre.

Pendant ce court trajet, effectué dans d'aussi

## VARIÉTÉS DE LA VIE DE CAMPAGNE



« Nous levâmes un lièvre, puis, un instant après qui partit à la course... »  
« un petit mouton accourut vers nous avec le même empressement. »

étranges conditions, j'avais dressé mon plan, et c'est décidé à tout pour rentrer en possession du trésor que je sentais là, que je le suivis au premier étage et que je pénétrais, à sa suite, dans la première, et peut-être unique pièce servant de chambre à coucher. Une fois dans la place, je lui montrai, de mon bras toujours armé, l'angle opposé à la porte d'entrée que j'avais laissé entrouverte, puis, avisant une sorte de commode, je me mis en devoir d'inspecter les tiroirs.

J'avais remis dans la poche gauche de mon pardessus un des deux pistolets, mais en ayant soin de laisser passer la crosse, afin de l'avoir en main à la moindre tentative d'hostilité !

Rien dans les deux premiers tiroirs. Le troisième, que je secouai furieusement, — j'étais nerveux, je vous prie de le croire, — rendit un son métallique qui m'alla droit au cœur. Il contenait, en effet, sous une pile de hardes, des louis et des billets que j'entassai furieusement dans mes poches sans compter. A ce moment, une voix contenue sortit du grabat qui composait, avec la commode, presque tout le mobilier. Je me crus perdu. Une forme humaine se dessina dans la pénombre...

C'était le plus jeune frère du voleur qui, réveillé par le bruit de cette scène rapide, me menaçait, en même temps qu'il invectivait son ainé.

— Lâche ! lui cria-t-il, tu te laisses voler.

Le mot était joli. Interdit, je saisis instinctivement mon second pistolet.

Le premier qui bouge est mort ! fis-je d'une voix mal assurée, pendant qu'une sueur froide inondait mon visage.

L'opération, un instant interrompue, se termina sans autre incident, sous une pluie d'injures. Quand je fus certain que la commode ne celait plus rien, je sortis lentement, à reculons, un pistolet braqué sur chacun des deux chenapans qui, d'ailleurs, devaient s'estimer heureux d'en être quittes à si bon compte. Toute mon audace m'était revenue avec la victoire. Enfin, je refermai vivement la porte, profitant de ce que la clef était restée dans la serrure, je donnai un tour la retirai, et descendis quatre à quatre.

Sitôt dehors, je courus comme un fou, craignant à chaque pas d'être rejoint par tous les bandits qu'abritaient l'impasse. Dès que je pus le faire sans danger, je mis un peu d'ordre dans mes poches, et constatai, dans un rapide coup d'œil jeté sur mon butin, que les 30,000 francs étaient à peu près intacts. Sur le quai, je m'enquis du prochain départ pour la France ; on m'indiqua un bateau qui précisément allait lever l'ancre. Le surlendemain, j'étais de retour à Paris.

— Eh bien, garçon, tu as renoncé ? dit, avec tristesse, mon père, en me voyant entrer.

— Il ne manque que 180 francs ! répondis-je gravement, en déposant sur sa table le fruit de mon voyage.

Le pauvre homme, qui n'en pouvait croire ses yeux, pleura de joie en m'embrasant. Louise étant arrivée sur ces entrefaites, — elle venait aux nouvelles, — fut plus heureuse encore. Le soir, nous dinions chez les Blanchard, et je dus, pour la dixième fois, faire le récit de mon invraisemblable et pourtant véridique aventure.

Dans ma joie, je m'étais promis d'aller, quelque jour, délivrer mes prisonniers. Je leur devais bien ça. Par malheur, j'avais, dans mon trouble et ma fuite, perdu la clef... J'ajoute qu'ils ne sont jamais venus me la réclamer.

VICTORIEUX MAUBRY.